

Ayant vite pris l'habitude de toutes les élégances, il éprouvait une invincible horreur de la misère, déguisée ou non.

Il entendait vivre, et bien vivre, comme toujours, il avait vécu dans le luxe, dans le confort et le bien-être, et tout en passant son examen de conscience, il reconnaissait que rien ne lui coûterait pour obtenir ce résultat.

Doué d'un tempérament semblable, Jules Dréan avait, il faut bien le reconnaître, tout ce qu'il faut pour promptement arriver.

L'occasion lui manquait, mais au besoin, il était capable de la faire naître. Encore fallait-il un point de départ, une plateforme, et il enrageait de ne point encore avoir pu les découvrir.

Franchissant la sortie de la gare, il arriva dans la rue. Le temps était doux, une brise légère tempérant les ardeurs d'un soleil radieux. Jules Dréan ferma l'oreille aux alléchantes propositions des cochers qui se disputaient déjà, abaissant leurs prix pour se faire concurrence.

—Bah ! — fit le jeune homme, — la Flache n'est qu'à une lieue, et le cousin Félix me fera bien reconduire... D'ailleurs, il faut faire des économies.

Et sans plus répondre aux obsessions des cochers, il franchit les deux ponts sur l'Oise, prenant, après être sorti de la ville, la route qui conduit de Creil à Pont-Ste-Maxence.

Jules Dréan atteignit bientôt l'endroit où il devait quitter la grande route. Une traverse, munie d'une barrière ouverte l'échancrait à angle droit. Sur un poteau indicateur, une cartouche portait inscrit en majuscules noires : *Verreries de La Flache*.

Le jeune docteur s'engagea dans la traverse. Au travers de massifs de bouleaux pleureurs, voyaient, à cinq cents mètres environ, trois hautes cheminées en briques rouges de différentes grandeurs. L'une d'elles, la plus petite, se couronnait seule d'un panache de fumée. Cette singularité éveilla l'attention de Jules Dréan.

—Qu'est ce que c'est ? se demanda-t-il, est-ce que notre gentilhomme verrier aurait éteint ses hauts-fournaux ?...

Pressé d'en apprendre plus long, il se dirigea à grands pas vers la verrerie.

Il s'en trouvait encore à une certaine distance lorsque deux épagneuls noirs et feu, deux gordons superbes, bondirent tout à coup, franchissant la haie et vinrent à lui en aboyant et en grondant.

—Paix Ben ! Paix Spring ! A bas, mes braves bêtes, vous m'avez donc oublié ? vous ne vous souvenez donc plus de moi depuis...

—Depuis l'an dernier, fit une voix brusque de l'autre côté de la haie, n'ont-ils pas eu le temps de t'oublier. Tu vas voir que c'est toi qui va les appeler ingrats.

En même temps les branches s'écartèrent et livrèrent difficilement passage à un homme de trente-six à trente-huit ans, grand, gros, en costume de chasseur. L'arrivant tenait encore à la main un superbe coq à collier blanc. Le faisan agitait ses ailes diaprées dans un dernier tremblement d'agonie. Nous venons de dire l'âge de Félix Martray. Nous ajouterons qu'il était lourd, épais ; le cou court, avec la tête dans les épaules. Les traits de cette tête taillés gros, en force. Les yeux, assez beaux, d'un bleu foncé, étaient protégés par d'épais sourcils qui se contractaient souvent, sous l'empire de l'impatience ou de la colère. Félix Martray portait une grosse moustache brune et d'épais favoris, découvrant un menton rond, gras, à fossette. Le maître de la Flache avait l'air soucieux.

Jean Dréan était venu à lui la main tendue.

—Bonjour cousin, lui dit-il, je ne te demande pas comment va, ce matin... En tous cas, tu devrais être de belle humeur, tu viens de faire un coup de fusil superbe, et pardieu, tu me reçois tout aussi bien que Ben et que Spring.

—Bon, bon, répliqua en grognant Félix Martray, tu n'avais qu'à venir plus souvent à la Flache... Néanmoins, sois le bienvenu, cousin, d'autant plus que tu arrives à pic.

—Tu as besoin de moi ? fit le jeune homme avec empressement.

Félix Martray laissa échapper un profond soupir.

—Oui, j'ai besoin de toi, des autres, de tout le monde, ou je n'en sortirai jamais. Allons, rentrons, nous causerons les pieds sous la table.

M. Martray siffla ses chiens et prit la direction de la verrerie.

Son cousin ne pouvant le voir, il laissa dire à sa physionomie toute sa pensée, et il accompagna une grimace expressive de ces mots prononcés à voix basse :

—Ça sent le roussi.